

# La voix de Biagio Marin (1891-1985)

Choix, présentation et traduction par Michel Valensi

Jadis, du haut de sa pique tordue — et après une conversation avec le compositeur Paul Hindemith —, le violoncelliste Paul Tortelier avait proposé une *Solmisation contemporaine* : pour une clarification de l'étude des sons par une nouvelle dénomination plus rationnelle et plus précise des notes (Heugel & Cie, Paris, 1965). Le souhait de Tortelier était de rendre perceptible, par la dénomination même des notes musicales, la matière véritable de la note, sa « couleur ». Ainsi le do diésé devenait Dé ; le do naturel : Da ; le do bémolé : Do ou Dou. Ce principe lui aurait permis de corriger l'erreur de la solmisation traditionnelle qui ne mentionne jamais les altérations affectant les notes. L'altération, selon Tortelier, est un « coloris » interne à la note, ainsi l'attribution d'une voyelle différente selon les différentes altérations lui permettait d'intégrer ce coloris dans le nom même de la note — et, partant, de supprimer l'altération. « La sonorité doucement assombrie de la voyelle "o" et celle encore plus feutrée de "ou", écrivait-il, conviennent pour exprimer les notes bémolisées et doublement bémolisées. » Et plus loin encore : « Les couleurs des voyelles — songeait-il à : « A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu » ? — étant ordonnées de façon à correspondre au coloris des altérations ascendantes et descendantes, il en résulte une meilleure perception des intervalles et des modulations propres à rendre plus sensibles les tons. » Pour Tortelier « les avantages de la solmisation intégrale valent donc bien le sacrifice d'une phonétique pensée pour do majeur uniquement (nous soulignons) ».

Comment traduire une poésie dialectale, « décidée des terres fermes de la langue commune » (Cacciari) ? Comment traduire une langue dont le « coloris », l'altération, échappe, dès lors qu'on la veut restituer dans une langue *en do majeur*, dominante, continentale ? Comment rendre justice, paradoxalement, prioritairement, à la rime plutôt qu'au mot ? Comment plier le mot à la musique des successions de vers, tout en lui conservant une certaine « parenté » — parenté qui désignât en même temps son éloignement, sa distance irréductible — avec son sens dialectal ? La poésie de Marin, comme toute poésie véritable, ne supporte pas la transcription. Il faut s'y résoudre. Il faut se résoudre à ne pas comprendre ce qui la distingue. A ne pas comprendre et appréhender son éloignement d'une langue qui la refuse et qu'elle refuse. La traduction d'une telle poésie met à nu le défaut intrinsèque de la traduction même. Elle désigne l'impossible persuasion, la rhétorique du traduire. L'outrecuidance qui est à la base du vouloir tout « dire et montrer ». Celui qui s'y risque sait que ce qu'il livre à l'œil aura perdu sa matière,

sa teinte, donnant les seules limites des lettres que le lecteur à sa guise pourra remplir, tout comme l'enfant colorie, toujours en débordant et sans jamais respecter les couleurs du modèle, les pages de son album de coloriage. Le risque est pris ici dans cette traduction de cinq poèmes de Marin, « cinq seulement ». La substance du poème, son expression, est irrémédiablement perdue, dans l'instant même de son passage, et pour l'éternité. Il faut se résoudre à Babel dont la punition *anticipe* la faute qui consiste à vouloir tout dire. Elle s'accroît à mesure que l'homme prétend tout connaître. *Elle s'amplifie à la mesure de son savoir*. Pas même celui qui « sait qu'il ne sait pas » ne peut prétendre revenir à l'avant Babel. Le dire même est sa faute. Alors faut-il donc simplement « taire, ce dont on ne peut parler » (Wittgenstein) ? ou « parler, sans espoir, notamment, de se faire entendre » (Lacan, mais aussi, en d'autres termes, Michelstaedter) ? Ce silence *entendu* ouvre la voie du repentir, qui fut créé « avant que ne fussent créées les montagnes, Ps. 90, 2 » (*Talmud B., Pessahim 54 a*), avant que ne fût créée la faute. Apprendre à se taire. Devenir en-fant. C'est le seul salut. *La santé nécessaire*. La santé de Marin qui parle une langue minuscule, imperceptible. « Modeste » et « sincère ». Non plus habitée *par* le dieu, mais habitant Dieu même, « dans le silence le plus tendu ».

Ces cinq poèmes sont suivis d'un essai de Massimo Cacciari et d'un hommage d'Andrea Zanzotto au poète de Grado. *La vose de la sera* a été publié dans la collection « I Garzanti Poesia », Milan, 1985, avec une introduction et une traduction italienne de Edda Serra. Nous remercions l'éditeur de nous avoir autorisé à publier et traduire ces poèmes. Biagio Marin est né le 29 juin 1891 ; il est mort en 1985, laissant une œuvre « immense ».

M. V.

Biagio Marin

La voix du soir  
*(La vose de la sera)*

Ultimes heures  
grains de perle d'un rosaire  
comptés par le vieux solitaire,  
qui lui sait qu'il meurt.

Mais que de bien  
en ces heures dorées,  
odorant le laurier  
qu'entre ses lèvres il tient.

Et que de bien  
en l'envergure  
de l'âme sûre  
que le soleil, avec lui s'en vient.

Ultime ore  
grani de perla d'un rosario  
contâi dal vecio solitario,  
che 'l sa che 'l more.

Ma quanto ben  
de queste ore ne l'oro,  
savorando l'aloro  
che ne la boca el tien.

E quanto ben  
ne la largura  
de l'anema sigura  
che 'l sol, co' elo el vien.

\*

Lumière d'été :  
je goûte encore  
en mon mode incertain,  
l'éternité.

Lumière d'or suspendue  
comme psaume en l'église,  
calme lumière du soir  
quand se tait le mistral.

Ma parole légère,  
un souffle du soir  
qui prévient de la nuit  
et les étoiles pieuses.

Luse d'istâe :  
incora godo  
inserto 'l mio modo,  
l'eternitàe.

Luse d'oro sospesa  
comò salmo de ciesa,  
calma luse serale  
cô tase el maestrale.

Parola mia lisiera,  
un súpio de la sera  
che preanuncia la note  
e le stele devote.

★

Le bleu du ciel de novembre  
est tout de pur velours :  
un souffle léger de bora  
l'effleure comme un salut.  
Je reste et le regarde  
presque troublé  
et en lui je me glisse  
de nostalgie tout embrasé.

Où veux-je aller,  
par quel chemin  
parvient-on à l'éternité  
alors que c'est déjà l'hiver ?

El blu del sielo novembrin  
xe de puro veludo :  
lisiero fiào de burin  
lo valisa a saludo.  
Me stago a vardâlo  
quasi turbào  
e in elo me calo  
de nostalgia avanpào.

Indola voggio andâ,  
per quala strâ  
s'ariva ne l'eterno  
adesso che fa inverno ?

★

Nous ne sommes qu'un instant  
dans le tissu de Dieu :  
il passe tout entier  
comme souffle du vent,

sans toit  
sans grève  
où arriver  
pour reposer.

Souffle du vent  
jusqu'à ce firmament,  
qu'à sa façon traverse  
le plus vide infini.

Semo solo un momento  
de Dio nel tessuto :  
el passa del duto  
comò súpïo de vento,

che no l'ha casa  
che no l'ha spiassa  
indola rivâ  
per riposâ.

Súpïo de vento  
perfin el firmamento,  
che 'l trascore a so modo  
l'infinito piú svodo.

★

Moi, je me repose en Dieu  
et pour cela je renie tout,  
naissance et deuil,  
le large fleuve, l'étroit ruisseau.

L'absence radicale  
est espace pour la paix :  
les âmes envahies du grand rien  
arrivent à la sagesse.

Que de paix dans le non  
d'une fleur de basilic :  
dans la complète obscurité  
de l'air d'éternité.

Me, me riposo in Dio  
e per questo rinego duto,  
nassita e luto  
la gran fiumana, el breve río.

La radicale assensa  
xe spàssio per la pase :  
l'aneme dal gran ninte invase  
ariva a la sapiensa.

Quanta pase nel no  
d'un fior de basigò :  
ne la gran scuritè  
de l'arie eternè.